

trop naturel à nous jeter sur ce qui nous est offert. Relevons alors nos esprits, redressons notre intention. Disons-nous que nous allons prendre notre repas pour suivre l'ordre de Dieu. Parfois nous nous humilierons à la pensée qu'étant appelés à nous nourrir du pain des anges, nous sommes assujettis à nous repaître d'aliments qui nous sont communs avec les animaux. Disons-nous souvent : Si la grâce de Dieu ne t'avait préservé du péché mortel, et si la mort t'avait frappé lorsquetu as eu le malheur de commettre ta première faute grave, tu serais damné pour toujours, pour toujours assis à la table de la justice dont tous les mets sont des tourments. Cette pensée modérera l'ardeur de la sensualité, elle nous portera même à la mortification. Enfants de saint François, nous devons en effet regarder la table, à l'exemple des saints, comme un autel sur lequel nous devons offrir à Dieu un sacrifice, où notre appétit doit servir de victime, aussi bien que les viandes qui y doivent être consommées. Il y a des personnes qui ont l'habitude de ne pas laisser passer un repas sans s'imposer un légère privation, inaperçue des convives, à raison de sa légèreté même, mais qu'aperçoit très bien le regard de Dieu. Cette petite mortification est, en réalité, trop peu de chose pour flatter leur amour-propre, ce n'est qu'un rien ; mais dans ce petit rien elles mettent beaucoup d'amour, et cet amour agrandissant tout ce qu'il touche, elles trouvent dans cette pratique du sacrifice à table une source on ne peut plus riche en mérites. Il y a tant de façons de se mortifier à table. S'occuper des besoins du voisin à droite et à gauche avant ses propres nécessités, voilà une mortification de l'appétit qui en vaut bien une autre. Vous êtes porté à la tristesse, à la taciturnité, peüt-être même couvez-vous un dépit secret contre quelqu'une des personnes assises à la même table que vous. Pour l'amour de Dieu et du prochain admis à l'intimité du même repas, sachez vous dérider ; soyez aimable, dites une de ces joyeusetés qui ont le don d'exciter la joie et d'entretenir la cordialité ! Un jour, sainte Thérèse, au retour d'un long voyage qu'elle avait fait pour assurer une fondation, trouva ses filles, les religieuses, sans la gaieté habituelle qu'elle leur savait pendant leur récréation et qu'elle ne contribuait pas peu elle-même à augmenter. "Qu'avez-vous donc, mes filles ? demanda la Réformatrice du Carmel, si pleine de bon sens. — Ma mère, répondit l'une d'entre elles, nous avons promis à Notre-Seigneur,